

ORADOUR SUR GLANE

~~~~~

~~~~~

CAMILLE, ALORS AGÉE DE 19 ANS, EST ENTRÉE DANS LE VILLAGE QUELQUES HEURES APRES LE DRAME.

RECIT D'UNE MIRACULEE QUI ACCEPTE DE TEMOIGNER POUR LA MEMOIRE.

Camille SENON, a perdu de nombreux membres de sa famille dans le massacre d'Oradour sur Glane. Elle-même a échappé de peu à la mort.



« Je suis née à Oradour sur Glane. Le 10 Juin 1944, je venais d'avoir 19 ans. Je travaillais à Limoges comme employée de bureau. Je rentrais tous les samedis soirs chez mes parents. On habitait dans un hameau au lieu dit le Repaire à 2 Km à l'Ouest d'Oradour.

Le samedi 10 Juin quand je me suis rendue à la gare de Limoges, les employés nous ont prévenu que le tram (tramway) ne partirait peut être pas car les allemands étaient arrivés à Oradour en début d'après midi. Ils nous ont dit qu'ils avaient essayé d'appeler là-bas, mais « Oradour ne réponds pas ».

Au bout d'un quart d'heure, ils ont pris la décision de faire partir le tram: « On verra ». A mi-chemin, on voyait déjà un épais nuage de fumée en direction d'Oradour. On commençait à se poser des questions dans le tram. Il y avait un mélange d'inquiétude et d'attente. A l'avant dernière station avant Oradour, on a croisé un jeune homme à vélo qui nous a dit « n'y allait pas! N'y allait pas! Ils tuent tout le monde! ». On ne pouvait pas se l'imaginer ou le croire, mais l'inquiétude à continué à monter. Arrivés à l'arrêt d'Oradour, il y avait un barrage allemand sur la route et sur les rails du tram. C'est à ce moment là que j'ai vu que l'église était en flammes.

L'inquiétude est encore montée d'un cran. Les questions se bousculaient dans ma tête. Un soldat interprète est venu vers nous et a donné l'ordre aux voyageurs pour Oradour de descendre. On était une vingtaine. Plusieurs SS nous ont encadrés et emmenés à travers champs. Là on se demandaient vraiment ce qui allait se passer. Le tram a fait demi tour et est reparti. Dans une ferme on a croisé de jeunes soldats allemands qui pillaient la maison. Ils avaient de grosses miches de pain sous les bras, ils mangeaient, ils riaient... Ils n'avaient pas l'air d'avoir la conscience tourmentée. Ce qu'ils avaient fait dans l'après midi ne leur avait pas coupé l'appétit.

L'interprète est venu dire à monsieur Redon, l'épicier: « les femmes et les enfants brûlent dans l'église ». Monsieur Redon qui avait une fille de mon age, est venu me le répéter. Je l'ai regardé avec des yeux ahuris. Nous avions effectivement vu que l'église brûlait. Mais que « des » femmes et « des » enfants puissent être entrain d'y brûler était impensable. L'interprète avait dit « les » femmes, mais pour nous elles ne pouvaient pas toutes y être. On faisait un tas de suppositions pour trouver une explication logique à tout ça. C'était quelque chose d'irrationnel, d'incompréhensible. Nous rejetions cette éventualité, nous refusions d'y croire.

Pendant ce temps, un groupe de soldats nous entourait, tandis qu'un autre groupe creusait une fosse non loin. Régulièrement, ils venaient nous compter et revenaient creuser une fosse toujours plus large... L'interprète est venu nous narguer: « vous avez peur, hein? De toutes façons, il n'y plus personne de vivant à Oradour! » Ça nous a fait froid dans le dos. **J'ai alors pensé que je ne reverrais pas l'aube du jour.** J'étais hantée par cette phrase: « *Il n'y plus personne de vivant à Oradour* ». Vers 22 heures, un officier est arrivé. Là, c'est l'instinct de conservation qui m'a fait réagir. Je suis allée le voir pour lui dire que je n'habitais pas à Oradour mais à Limoges et que personne d'entre nous n'étais d'ici, qu'il devait y avoir une erreur. L'officier a demandé nos papiers et sans

les lire nous a dit « Raus ». On est partis, je ne sais pas pourquoi il nous a laissés partir.

Quand nous avons regagné les hameaux avoisinants, les habitants se sont précipités sur nous, pensant qu'on arrivait d'Oradour. « Où sont nos petits qui ne sont pas rentrés de l'école? », demandaient des mamans affolées. A aucun moment, l'un de nous ne leur a répété ce que le traducteur nous avait dit. De tout notre être, on refusait une chose pareille.

Nous avons passé la nuit dans ce village. Le soir, une dame m'a raconté qu'elle était allée le matin même à Oradour: « j'y ai vu ton père, on a discuté ensemble ». Elle me rapporte leur conversation et moi je ne peux m'empêcher de me dire que se sont les dernières paroles de mon père. La dame continuait à me raconter sa matinée, qu'elle avait croisé ma petite cousine Irène et ma tante modiste qui faisait des chapeaux. Elle avait vu mon oncle aussi qui était le coiffeur d'Oradour... Pendant qu'elle parlait, je n'arrêtais pas de penser aux paroles du SS qui nous disait que tout le monde était mort. Mais je ne pouvais pas le dire car je ne pouvais pas me convaincre que c'était vrai.

Le lendemain matin, j'ai décidé d'aller à Oradour. J'étais très inquiète et impatiente de voir si mes parents étaient encore en vie. L'entrée dans le bourg a été une vision apocalyptique. Au fur et à mesure que j'avancais, je me disais « *je vais quand même bien voir une maison intacte, un visage familier* ». Mais il n'y avait que des chiens et des chats errants. Et rien d'autre de vivant. Je me disais: « *Où sont les gens?* » Je ne voulais pas croire que tout le monde était mort.

Les mamans des écoliers, sont allées de village en village, ont frappé à toutes les portes à la recherche de leurs petits. Comme il n'y avait aucune raison que l'on tue des enfants, ils devaient bien être quelques part. Vers midi, un monsieur s'est avancé vers les ruines fumantes de l'église. « Ne cherchez plus, ils sont dans l'église, ils sont brûlés ». Des femmes ont perdus un, deux, trois voire quatre enfants dans le massacre. Dans toutes les familles du coin, il manquait quelqu'un.

J'ai retrouvé ma mère qui n'était pas à Oradour ce jour-là. Je n'ai pas retrouvé mon père. J'ai perdu beaucoup de membres de ma famille, des grands oncles, des oncles et tantes, leurs enfants et petits enfants. C'était une épreuve terrible. J'étais totalement abasourdie.

Dans les jours qui ont suivis, des équipes de secouristes et de séminaristes sont venues pour déblayer les ruines avec minutie. Il fallait retrouver les lieux de massacre. C'était très dur pour les familles car elles voulaient être là pour essayer de trouver un objet, un vêtement... J'ai vu une maman essayer de dégager un morceau de tissu collé entre deux corps calcinés. Elle voulait voir si ce n'était pas la robe de sa fille. Une autre a vu une main de jeune femme presque intacte. Elle l'a ramassée et a dit « c'est celle de ma fille, je la reconnais ». Elle l'a gardée pendant deux ans. Puis est venu le doute: « je n'ai aucune preuve que c'est la main de ma fille ». Elle l'a remise au cimetière.

Comme tout le monde, j'allais tous les jours dans les ruines. Au bout d'un mois, je me suis décidée à retourner travailler car on n'avait plus d'argent. J'ai raconté un peu aux gens autour de moi. Mais c'était très difficile. Vivre après ça a été terrible. C'est l'horreur absolue. J'étais assommée, je faisais des cauchemars, c'était quelque chose d'affreux. Ce qui a été le plus dur, c'est pour les mamans qui avaient perdu leurs enfants. La vie de ces femmes a été un long calvaire. Au bout de deux ans, je me suis dit: « *je dois parler, je dois témoigner. Il faut le faire, c'est un devoir de mémoire pour les miens. J'ai des difficultés à dominer l'émotion mais dès qu'on me demande de témoigner, je le fais. Il est essentiel de faire passer le message aux jeunes. Le nazisme a été quelque chose de tellement unique dans l'Histoire qu'il faut que les jeunes sachent ce qu'a été le nazisme et ce qu'il a été capable de faire.*

Je ne me suis pas mariée, je n'ai pas eu d'enfants. Cela a un lien avec le massacre, dans une certaine mesure. J'ai été tellement traumatisée que je n'ai jamais pu envisager d'être heureuse ».

Propos recueillis par le journal « France soir »

Camille a ensuite travaillé aux Chèques Postaux à Paris. Elle a été membre de la direction nationale de la Fédération CGT PTT. Elle est adhérente à LSR 87.